
Haïti-Québec ou la rencontre imprévue – rêve, témoignage et interrogation*

Jean Morisset
Département de géographie
Université du Québec à Montréal

Alors que je me rendais régulièrement en Haïti, depuis le départ de Jean-Claude Duvalier (7 février 1986)¹, pour tenter d'aller chercher le pays indépendant dont j'étais dépourvu, je reçois un jour un appel téléphonique d'un libraire de Québec. « Je sais que vous vous intéressez à Haïti, Monsieur, alors passez me voir, j'ai quelque chose qui pourrait sans doute vous être utile. » C'était au tournant des années 1990, au moment où je tentais désespérément, mais sans succès, de faire paraître un manuscrit intitulé *Haïti délibérée/Québec en sursis – Essai-témoignage*².

J'avais fait un rêve. Celui de redéfinir le Canada de mon enfance et de retrouver, au-delà de ce Québec en passe d'oublier tout son passé maritime, les bateaux qui appareillaient pour les Antilles et le Sud. Mon père avait l'habitude de dire, les deux pieds bien posés sur la galerie de la cuisine d'été qu'il confondait avec la timonerie d'un navire océanique : « Regardez le fleuve, les enfants. Regardez le fleuve, c'est lui qui nous a sauvés. Ne l'oubliez jamais. Les Français nous ont trahis ou vendus, les Anglais nous ont déportés sur place ou aux quatre coins de l'empire jusqu'aux Malouines, mais

* À Elsie Haas et à Jean-Richard Laforest, ainsi qu'à ceux et celles qui n'ont pas cessé de me faire connaître Haïti et Haïti-en-Québec.

1. Et même plus tôt. Voir Morisset (1984 et 1987a).
2. Manuscrit inédit (1988a).

le fleuve est le seul qui nous soit resté fidèle. Et nous n'aurons jamais qu'un seul ami fidèle. » J'ai découvert sur le tard que sa mère, dont il n'évoquait la mémoire, en bon marin, que très rarement et uniquement lorsqu'il buvait, avait un air algonquien évident. Mais jamais, il n'en n'a parlé. Et, jamais il n'a raconté de qui il tenait les mocassins et les raquettes qu'il utilisait pour battre l'allée, en hiver. Je savais d'instinct, cependant, qu'il y avait eu un autre allié derrière le fleuve. Lorsqu'on entendait parler, au cours des longues soirées d'hiver, des « sorciers d'île » et des « clairons » exécutant des « danses sauvages » dans le ciel étoilé du -30° , en février-mars, nous reconnaissons tous qu'il y avait eu un autre acteur derrière les battants de l'histoire. Si un univers d'histoires indéfinies circulait autour de nous comme le flux des marées, le mot « Histoire » ne faisait pas partie de notre vocabulaire. Tout cela baignait dans un monde aussi imprécis que magique que ne manquaient pas d'alimenter les ombres des épinettes rouges qui se reflétaient dans nos chambres comme des fantômes à la parole de clair de lune hivernal, pendant que les clous du toit crépitaient sous le gel. On se demandait alors, sans oser l'exprimer, si ce n'était pas la visite de la madame de l'île Madame, de la tourmente du cap Tourmente ou des ronflements des Éboulements qui se manifestaient ainsi. Mais il me semble que les babines du père Cré-Po (Crépeault), les yeux plissés du Vieux Chinque, les colères de Mari-Alma-la-Sauvagesse et les ment'ries interminables d'un Ti-Dugal qui avait voyagé partout en chaloupe-gal'rie, avaient quelque chose à voir avec ces messages d'une autre géographie qui nous entourait constamment sans qu'à peu près il n'en fût jamais question.

*

Partir pour Haïti et les Antilles, pour retrouver alors le double de ces personnages et revivre les voyages des vieux bourlingueurs du Saint-Laurent, de même que ce passé hivernal et métis réinvesti dans les Tropiques, n'était peut-être pas évident. Mais, nous savions tous qu'on nous cachait quelque chose de notre histoire. Ayant à l'esprit ce mystère et au-delà de l'horizon, ces pays créoles de la Caraïbe, allait-il être possible de reconstituer près de quatre siècles de non-dits ? Projet assez simple et direct pourtant que celui de mettre en relation les deux pôles de la Franco-Amérique – le Canada devenu

Québec et Saint-Domingue devenue Haïti. Ayant tous deux, en effet, changé de nom et conservant l'un et l'autre une appellation autochtone francisée – Québec, désignation d'origine algonquienne, et Haïti, d'origine araouak –, nos deux pays avaient forcément voulu exprimer une revendication évidente et marquer par là une identité aborigène.

Haïti libérée – Haïti délibérée ! me mettais-je à penser. Ce pays-frère toujours coincé sous un va-et-vient continu entre l'affranchissement et l'asservissement. Ces problèmes qui tenaillaient depuis toujours la première république noire qui avait montré le chemin à la Latino-Amérique entière. Pourquoi ?

Haïti délibérée – Québec en sursis ! Que pouvaient bien avoir en commun ces deux pays-peuples qui échappaient sans cesse à leur libération ? Parce que des Noirs et des Mulâtres avaient osé franchir avant tous les autres pays de l'Australo-Amérique le pas de la décolonisation, Haïti se retrouvait, après deux siècles de lutte, l'un des états les plus appauvris et démunis de la planète. Quant au Québec, comme n'allaient pas manquer de me rappeler à plus d'une reprise mes amis haïtiens, jamais ne pourrait-il proclamer devant l'univers « nous avons dit oui » !

Transformés en Québécois, depuis les années 1960, dans un geste qui les amenaient aussi bien à nier leur passé qu'à devenir inexorablement orphelins de leur avenir, qu'étaient donc devenus les héritiers des « Anciens Canadiens » de Philippe-Aubert de Gaspé³, me demandait-on de préciser ? Si, après avoir changé leur nom dans le but explicite de se libérer par la souveraineté de leur état colonial, les Canadiens devenus Québécois refusaient eux-mêmes de réaliser leur indépendance, le prix de leur légitimité devenait impossible à soutenir et c'est pourquoi ils refusaient d'en parler. Quant aux Saint-Dominguais devenus Haïtiens, qui avaient bel et bien réussi leur indépendance au début du XIX^e siècle (1804), dans un fracas immense qui a secoué l'Amérique entière, ils se voyaient depuis acculés à la souffrance et au néant par tout un ensemble de forces occultes sans cesse impossibles à cerner.

3. Gaspé ! Autre appellation autochtone, incidemment devenue nom de famille.

Et pourtant, Haïti avait proposé, au départ, des offres uniques dans les annales du Nouveau Monde. « Tout Africain, Indien et ceux de leur sang, nés des colonies ou pays étrangers, qui viendraient résider dans la République seront reconnus Haïtien, avait statué la constitution haïtienne de 1816 (article 44). » C'était là une ouverture d'une générosité exceptionnelle qui ne serait guère imitée ni suivie. Ne devraient-ils avoir, pour employer le vocabulaire de l'époque, qu'une seule goutte de sang sauvage ou de sang nègre, mes ancêtres qui eussent choisi de résider en terre haïtienne républicaine, auraient reçu, *ipso facto*, la citoyenneté de ce pays-frère ! Ainsi, dans un geste symbolique et juridique allant bien au-delà de la liberté factice invoquée par la république étoilée – laquelle refusait le droit de vote aux Noirs et aux Indiens (voir Marienstras, 1978) tout en les forçant à s'enrôler dans ses armées –, Haïti avait ouvert toutes grandes ses portes. Et le Canada alors, qu'en est-il ?

*

Il existe entre les Antilles et le Canada de la période coloniale française des relations mal connues qu'on invoque rarement si ce n'est pour dire qu'elles ont été sinon inexistantes du moins fort ténues (voir Parent, 1982).

Quelques bois d'ébène oubliés, se laissait-on quelquefois à dire, avaient bien été acheminés de la Caraïbe ou des colonies anglaises vers le pays des Grands Lacs et du Canada⁴, mais leur présence s'était diluée dans l'anthropologie en formation d'une France nouvelle plutôt que d'un Canada métis. Quelques billots, pelleteries et pelus (peaux de castor), accompagnés de barriques de morue, descendaient par ailleurs vers le Tropique en échange de tonneaux de rhum et de mélasse. Sans omettre, parmi les éléments d'échange, certains vocables provenant du même fonds autochtone – quelques mots « typiquement québécois », tels maringouin, canot, caye, qu'on trouve jusqu'au Labrador canadien ou à la Basse-Côte-Nord, qui procèdent directement de la langue caraïbe, avaient migré vers le nord pour se mêler à l'algonquien

Mais, les colonies et leur vocabulaire n'existaient en principe, c'est bien connu, que pour le bénéfice et le plaisir de la mère-patrie.

4. Sur cette question, voir Trudel (1960).

Qui dit loi, contrôle académique et mesures commerciales restrictives, lance *ipso facto* un appel, c'est encore mieux connu, à l'imagination et au détour. Ainsi, la flibusterie et la piraterie, le créole antillais ou « canayen » devinrent rapidement des alternatives stratégiques spontanées dont se prévaudront les laissés-pour-compte de l'ordre recherché et du pouvoir prescrit (voir Morisset, 1992 et 1996 ; Glissant, 1981 ; Moog, [1954] 1963). C'est la raison pour laquelle les Surcouf, les Lafitte et, d'une certaine façon, les d'Iberville – et les Morgan aussi, du côté anglophone – dresseront une contre-géographie du Nouveau Monde qui les fera aussitôt apparaître comme les grands héros romantiques échappés d'une Europe coercitive toujours en quête d'un contrôle plus étendu.

Mais, et c'est là la question qui se pose d'emblée, que pouvait-il en être des visions réciproques qui ne pouvaient manquer de prévaloir d'une colonie à l'autre, d'une Amérique à l'autre ? Comment les divers membres d'une Franco-Amérique constamment en guerre se percevaient-ils et s'imaginaient-ils les uns les autres ? Dans la mesure où les rêves circulent en empruntant d'autres voix que les voies officielles, peut-on envisager une flibusterie de l'imaginaire qui eût donné, du côté de la géographie orale, quelque chose comme le jazz par rapport aux toccate et fugues égarées au fond des tourbières réticulées et des savanes.

Tout au cours des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, les Européens écrivent leurs récits, clament leur étonnement et entonnent leurs opéras lyriques sur « leur » Nouveau Monde, pendant que tous ceux qui leur servent d'objet et d'inspiration cherchent en vain un lieu où déposer leur propre parole ! Le vent souffle présentement du côté de l'histoire orale, mais qu'en est-il de l'imaginaire de l'histoire non écrite et de la géographie qui la supporte ? Si l'Amérique a fait naître partout des langues qu'on appellera « créoles », et donc des systèmes de rêve et des évocations spatiales jusque-là inusités, comment décrypter ces écritures qui n'ont jamais été déposées dans les registres de la Conquête ?

Au-delà de toute réponse directe que l'on pourrait formuler autour de ces questions, comment retrouver la présence latente du désir panaméricain inscrit avant la lettre derrière les échanges des gouvernorats et des vice-royautés. Si, en effet, les restes d'un Le

Moyne d'Iberville reposent dans la cathédrale de La Havane, à Cuba, sans que nos manuels d'histoire aient cru opportun de nous dire pourquoi, quels liens individuels, rêvés ou réels, ont bien pu exister entre les colonies nordiques périphériques – Canada, Acadie – et le centre de l'empire français d'Amérique, soit Saint-Domingue et les autres possessions de la Caraïbe – Martinique, Guadeloupe (voir Morisset, 1987b) ?

Du côté des Petites Antilles, des îles comme Sainte-Lucie et la Dominique tomberont aux mains de l'Angleterre après le Canada, et ont donc incarné la « Nouvelle-France » plus longtemps que le Canada, faut-il en déduire. Dans une moindre mesure, la Grenade et Saint-Vincent, Tobago, Saint-Christophe (que personne n'ose plus désigner comme telle lui préférant l'appellation anglophone de St. Kitts) et combien d'autres confettis insulaires – Grenadines, Les Saintes, Névis, Béquia, La Désirade, etc. – sont serties d'une toponymie franco-créole à rendre jaloux un Québec dont la langue géographique d'origine aura été passablement jugulée sous l'hagionymie galopante du XIX^e siècle. Durant l'entre-deux-guerres, des milliers de « noms sauvages » allaient être rayés de la carte du Québec, pour ne pas « affecter les oreilles et le goût des visiteurs d'outre-Atlantique », entendons ici les Français, qui seraient tentés de visiter le Canada.

Dans la géopolitique incertaine de la Franco-Amérique, comment ne pas insister, enfin, sur la position essentielle occupée par la Louisiane. Constituant une immense pirogue à balancier joutant le Saint-Laurent à l'Artibonite *via* l'Ohio-Mississippi et le Golfe du Mexique, la Louisiane, malgré son nom éminemment européen, avait été explorée et établie à l'origine par des Canadiens. C'est leurs chansons et leurs mélopées mâtinées, par la suite, de Cadjin et d'Haïtien, qui retentissent à la brunante au rythme de leurs avirons et des bayous « franco-négro » autochtones !

*

En effet, s'il est des éléments à noter caractérisant la Franco-Amérique, ce sont bien l'ubiquité de ses « ressortissants », la fluidité de ses frontières, sa créolité généralisée et son métissage obligé. On aura beau prétendre que la voie la plus directe entre Québec et l'Île

de la Tortue – ou entre la péninsule de Gaspésie, la Tartane et la péninsule de la Caravelle – passe par Bordeaux et La Rochelle, la géographie du rêve et de la résistance aura emprunté d'autres trajectoires et d'autres registres, difficiles à saisir sans doute et enveloppés dans des auras légendaires qu'on n'arrive à déchiffrer que dans leur transformation. Mais, comment faire autrement ? Lorsqu'un pêcheur sud-martiniquais saute dans le plus gros de ses gommiers en annonçant qu'il ira pêcher à Miquelon ce jour-là, quel écho peut-il bien rencontrer chez les Métis micmacs reposant dans le vieux cimetière de Miquelon, au large de la Terra Nova ?

Comment dresser la cartographie de relations maritimes effacées par la mer et dont les hauts faits relèvent plutôt des « archives du vent » que des comptes rendus coloniaux ? Bien sûr, on rencontre à la grandeur du territoire américain des appellations d'origine « maganée en sauvage-canayen » – chicagou, kaskakias, orégon, esqoumins, etc. – dont le sens perdure toujours pour tous ceux qui veulent bien les saisir au vol. Ainsi est-on constamment amené à extrapoler pour tenter de décrypter le passage des Canadiens et autres « Francos » sur un territoire que jamais pourtant ils n'ont cessé de parcourir.

Je m'en voudrais de ne pas signaler ici un document exceptionnel qui révèle d'un coup la richesse de ce qui est demeuré enfoui derrière les dorures des cabinets de curiosité. Le croquis établi par Joseph Lafrance (un surnom, de toute évidence) et publié sous l'intitulé *New Map of Part of North America as described by ... a French Canadese Indian* fait de celui-ci, à mon sens, le premier véritable écrivain québécois, analphabète et glorieux. Dressée sur le plancher d'une *mansion* britannique, puis rescapée et retranscrite par Arthur Dobbs en 1740, une telle œuvre constitue pratiquement un roman cartographique à elle seule⁵. Il n'y a qu'à la lire en ces termes. S'il faut donc procéder par de telles explorations pour débusquer la parole géographique « québécoise » initiale ensevelie sous les sillons de la Nord-Amérique, comment aller à la rencontre des navigateurs et des coureurs de mers qui ont transporté cette parole de Caraïbe en Anticosti et de Labrador en Antilles ?

5. Voir une copie de ce document dans Morisset (1989).

Mais, que faire... que faire de tout cela ? « Où se trouvent vos monuments, vos batailles et vos martyrs ? Où se trouve votre mémoire tribale, de demander le poète de Sainte-Lucie, Derek Walcott ([1979] 1992 : 48-49) ? Dans cette voûte grise, de répondre ce dernier. La mer. La mer les a embarrés. La mer est Histoire. »

*

Si, à travers la Franco-Amérique, de tels liens ont été si ténus, comment alors, sous le régime de la Conquête britannique qui suivra, estimer leur perpétuation possible dans l'inconscient géographique nord-américain ? Comment, par ailleurs, interroger l'existence d'une mémoire canadienne dans le cortex antillais, et réciproquement ? Dans une lettre adressée à Jacques Godbout, le romancier québécois d'origine haïtienne Émile Ollivier ou « franco-canado-créole venu d'Haïti pour quelques mois et qui est resté pour une demi-vie » (ah par quelle circonvolutions identitaires et résidentielles ne faut-il pas passer pour arriver à ne même pas dire finalement si on admire ou pas l'écrivain, car c'est ce qui compte après tout), raconte ce qui suit :

Au moment où je te parle, je suis travaillé par le créole, le joul, l'espagnol, alors que, m'exprimant en français, je poursuis une chimère : faire pousser à la langue des sons très purs. Tous mes problèmes seraient résolus si je pouvais être unique dans mes langues multiples. Seulement voilà, pour l'écrivain que je suis, le créole, ma langue maternelle, je la parle loin de son lieu quotidien de production. Le joul, j'admire sa verdeur, sa vivacité, mais je me tiens pudiquement sur la margelle de ce puits. Devant l'espagnol, l'anglais, je n'arrive pas à dénouer cent nœuds gordiens [...], et enfin, le français, l'autre langue, bien que je la fréquente depuis la petite enfance, je l'entretiens comme une femme neuve, je me perds dans ses cheveux dénoués, je défais soigneusement sa jupe et j'entre en elle avec le vertige de l'éclair. Quel bonheur ! [...]

Je souhaite, et cela depuis fort longtemps, un grand nombre de lecteurs créolophones, mais là-bas, l'analphabétisme est endémique comme la malaria. [...] Ainsi donc, sur la scène de la langue, ma mise est colossale. Pour l'instant, j'ai élu le français, le lieu d'absorption de ma propre identité d'écrivain, mais je sais par ailleurs que, même si je suis travaillé par la sémantique créole, le risque est grand de me détourner de ma langue maternelle, celle qui précède toutes les autres (Ollivier, 1996 : 26-27).

Haïti et le Québec – le Québec et Haïti ! Le triangle insoluble du créole, du joual et du français ? Question qu'on n'aborde plus depuis longtemps, l'érotique *yanquo-wasp* ayant envahi la planète, impose ses jeux et ses phonèmes et tous courbent la tête devant ses sons. Pour reprendre les mots du romancier de *La Discorde aux cent voix*, qu'en est-il alors de la verdure vive du joual (et du créole), de ce bonheur pénétrant du français sur un arrière-plan d'espagnol et d'anglais (créole) et, pour finir, de ce rêve de la pensée et de l'écriture sous le tiraillement sémantique du créole (et... du joual) ? Ce n'est pas une « discorde à cent voix » qui nous taraude, mais une « symphonie à cent temps » qui nous attend ! Mais, reprenons la fin de la proposition. Le créole est la langue maternelle qui jamais n'arrive à passer la barre de l'écriture, tandis que le français, par contre, chante sa victoire en devenant à la fois langue d'écriture élue et langue-femme caressée.

Mais où se trouve donc l'espace paternel dans tout cela, se demanderait l'analyste le moins averti dont la langue à la fois maternelle et paternelle coïnciderait avec la langue d'écriture ? Je me souviens de l'envolée lyrique d'une collègue politicologue, Anne Légaré, qui nous parlait, dans un poème, du passage de son Rimouski natal à la France. Loin d'être un retour aux sources américaines, il s'agissait d'une descente vers les hauteurs ! Depuis le Saint-Laurent et la langue québécoise primitive, joulisante, mâlisante et sauvage, qui faisait mal au cœur et à l'âme, le poème procédait vers une lente dérive vers la lumière, la libération et la Loire ! Puisque le joual était la langue du père, il fallait bien en déduire que le français était la langue maternelle qui jamais ne pouvait mieux s'incarner que dans la bouche d'un homme de la France ancestrale. Incidemment, au Brésil, si l'on en juge par ceux qui suivent les cours de français langue seconde, la langue de Molière est considérée comme une langue essentiellement féminine et féminisée, sinon homosexuelle !

Il faudra bien un jour aborder ces questions de plus près. Mais, au demeurant, une comparaison s'impose ici entre deux grands penseurs et écrivains antillais, Derek Walcott ([1979] 1992) – cette espèce de Jack Kérouac tropical auquel on a référé ci-dessus – et Édouard Glissant (1981) – l'explorateur de la relation. Le premier

crie au triomphe et sa poitrine n'est pas assez grande pour contenir à elle seule toute l'explosion créatrice de la Caraïbe ; le second, quant à lui, s'interroge et ne cesse d'interroger ses interrogations. S'il est des questions qui se posent ici, ce sont bien les suivantes. Comment peut-on être francophone tropical ou boréal à mille écotopes-lumières de Proust ou de Madame Bovary ? Comment peut-on, quelque part au-delà de toute écriture, être écrivain des marges de Descartes et de Molière, à mi-chemin entre la forêt et la plantation, le fleuve et le morne, l'exil et la pollution !

Pour rester au vif du sujet, comment écrire blanc quand on est noir et comment ne pas arriver à écrire blanc si on prétend l'être ? À une telle question, la rencontre Haïti/Québec, depuis les années 1950 et un peu plus tôt, à laquelle renvoient les propos d'un Émile Ollivier, jette un éclairage inédit au monde nouveau en formation.

*

L'historique de l'arrivée des premiers exilés haïtiens au Québec, dans le contexte socio-économique de l'époque, a été esquissé à quelques reprises (je pense à divers textes de Paul Dejean, de Jean-Claude Icart et même de Max Chancy). Mais la vie elle-même, la rencontre anthropologique amoureuse ou belligéante, tendre ou cocasse avec le Québec, constitue une dimension beaucoup moins connue. Comment aller la chercher, au juste ?

L'un des premiers écrits haïtiens que j'aie, pour ma part, abordé est le roman de Jan J. Dominique, *Mémoire d'une amnésique*, publié à Port-au-Prince, au début des années 1980. Les personnages mis en scène partagent leur conscience entre des amours difficiles et un exil impossible dont on ne sait trop qui est responsable de quoi. Il est, cependant, un héros caché, intervenant le plus souvent de façon indirecte, jamais nommé et jouant pourtant un rôle essentiel. Il s'agit, bien sûr, de Montréal. La ville-pays est là comme un support à bloc-appartements qu'on s'efforcera de quitter dès que possible pour gagner un pays-natal devenu fluide. Et, une fois renversé le régime totalitaire qui aura conduit les protagonistes dans ce royaume lointain de la neige, on s'occupera des rapports hommes-femmes sacrifiés à la révolution.

Thème devenu classique que fera entièrement éclater un autre roman, publié au Québec cette fois, et qui allait connaître un succès aussi énorme qu'inattendu. *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière, aurait tout aussi bien pu s'intituler « Comment faire la drague avec Montréal sans jamais s'arrêter ». Je doute, cependant, qu'il eût pu avoir une trajectoire comparable avec un tel titre. Ce livre allait donner à la fiction haïtienne *made in québec* non seulement les lettres de noblesse roturière qui lui manquaient, mais il allait mettre en valeur, de façon irréversible, la créolité montréalaise qu'on n'avait jamais osé regarder de trop près. Nombreux auront été ceux qui, dans le milieu intellectuel haïtien, à l'époque, avaient décrié ce roman comme étant dépourvu de tout talent, de toute valeur et de tout avenir, mais il allait triompher auprès du lectorat québécois.

Trois aspects s'en dégagent. Tout d'abord, le personnage principal s'avère, une fois encore, Montréal... plus précisément, Montréal-en-Été. En second lieu, il s'agit d'un roman ludique et triomphant, ce qui n'est pas tout à fait dans le ton courant au Québec, me dira-t-on. Au-delà d'une lecture au premier degré, et c'est là qu'un tel livre prend toute sa signification, Dany Laferrière a réussi à amener une Westmountaise anglophone à faire l'amour en noir et blanc et en français. Celle-ci aura vaillamment accepté, pour s'exécuter, de descendre pour la première fois de sa vie, rue Saint-Denis, dans cet *East End French Canadian* que la plupart des ressortissants de son milieu n'ont jamais fréquenté. C'était là, dernier aspect, une réussite de haute voltige qu'un Créole bilingue haïtien-québécois pouvait accomplir au nom de ses deux patries, Haïti et le Québec. De bien des façons, il s'agit d'une œuvre prémonitoire qui aura marqué, on le dira un jour, un tournant fondamental à la fois dans les littératures québécoise et haïtienne soulignant, de façon inéluctable, la transformation de l'identité québécoise elle-même.

*

Mais ce n'était peut-être pas pour me confier tout ce qui précède que m'avait convoqué ce libraire de Québec. « Oui, oui, venez », insistait-il. C'est alors que je découvris un trésor qui, comme toute trouvaille véritable, me fut offert pour trois fois rien.

Voilà que traînait sous une table, depuis des années, une vieille caisse poussiéreuse débordant de livres, de brochures, de pamphlets, de périodiques et de fascicules de toutes sortes parmi lesquels se trouvait un exemplaire rarissime d'un périodique nouveau – le numéro un du volume un – appelé *Les Griots*. Revue à peu près introuvable, fondée et dirigée par un ethnologue qui allait bientôt s'illustrer dans le domaine de l'anthropologie vécue et politique, François Duvalier, éminent instigateur du noirisme, du macoutisme et du régime présidentiel à vie. Mais passons, lorsque les anthropologues deviennent chefs d'État, il faut se méfier et de l'État et de l'anthropologie !

Depuis la mort de la poétesse canadienne Reine Malouin, on avait en effet disposé de l'immense collection de recueils de poésie qu'elle avait accumulés, sa vie durant, et dont certains titres autographiés avaient rapporté un prix fort. Mais voilà qu'à travers tous ces titres de valeur, on avait découvert un certain nombre d'ouvrages de nature différente, allant d'Alfred Métraux à Price-Mars, en passant par Jacques Roumain, Marie Chauvet, etc., volumes dont on ne savait que faire et qu'on avait déposés pêle-mêle dans une caisse qu'on avait fini par oublier. Ayant fréquenté Haïti à un moment où à peu près personne ne le faisait, dans les années 1950, Reine Malouin avait alors reçu en cadeau tout un ensemble de livres. Certains étaient enluminés de dédicaces qui constituaient un véritable hymne amoureux non seulement à son endroit, mais aussi en l'honneur de ce pays de neiges et de paix appelé Canada.

C'est alors qu'on découvre peu à peu une dimension cachée des relations Haïti-Québec. Loin de remonter exclusivement à la première vague des exilés à partir des années 1960, un ensemble de rapports ponctuels et individuels s'était développé bien antérieurement et remontait pratiquement à l'entre-deux-guerres, sinon plus tôt. C'était l'époque de la filière missionnaire alors que de nombreux Canadiens enseignant en Haïti avaient mis au point quelques manuels scolaires réalisés et imprimés au Canada. À l'occasion, on en trouve toujours des exemplaires un peu fatigués « sur le terrain », lesquels constituent pratiquement les vestiges de relations internationales dont le Québec récent n'a jamais voulu prendre mesure, ayant eu plutôt honte d'une action cléricale qu'il juge

incongrue. En contrepartie, toute une génération d'Haïtiens ayant choisi les Ordres se retrouve ainsi au Canada⁶ dans différentes institutions. Quelques-uns d'entre eux – une demi-douzaine, peut-être plus – publient des opuscules, des récits de voyage, des traités de pensées morales ou des recueils de poésie aux fleurons spirituels de l'époque, dans lesquels ils s'efforcent de contraster de façon rituelle la neige blanche à la luxuriance verte du tropique et au corps noir du poète dont on devinait la présence. Ce qui n'était pas toujours très compliqué si l'on se réfère à un de ces recueils intitulés *Fleurs d'ombres et paillettes d'écumes* (Mariamour, 1954) et portant une dédicace que je m'en voudrais de ne pas citer ici : « À Madame Reine Malouin qui a si bien chanté mon pays, il me plaît infiniment d'adresser mon humble volume... » Ou encore, ces *Poèmes quisqueyens* de Frédéric Burr-Reynaud (1926) dédicacés, douze ans plus tard, en ces termes : « À Madame Reine Malouin, être de douceur et de volonté, nature de choix et d'altitude, dont la suprême élégance intellectuelle et mondaine est l'exquise simplicité. »

Mais, comment expliquer l'oubli généralisé ayant, de part et d'autre, remisé dans l'entresol ces rencontres initiales chez deux peuples ayant partagé un même passé colonial français, et une même langue issue du français ? Comparer au créole haïtien, le créole canadien ou le parler québécois, si l'on veut, présuppose que l'un et l'autre se soient rencontrés dans leur séparation d'un français européen en dehors duquel ils n'auraient pourtant rien en commun (voir Morisset, 1987/1988).

De nombreux intellectuels montréalais – je pense en particulier à un Jacques Godbout – devant lesquels j'utilise le mot « créole » pour caractériser le Québec se récrient avec une véhémence plutôt révélatrice comme s'il était question des racines africaines plutôt qu'américaines de ce qu'on a appelé le « joual ». Personne ne se laisse abuser cependant et aucun visiteur ne vient au Québec sans aborder la question de la langue. Comme si le Québécois qui se veut et se proclame Blanc à temps complet était aussitôt démenti par la couleur de sa langue dès qu'il ouvre la bouche. Contrairement à

6. En Haïti, le mot Canada était synonyme de Québec et de francophone, le reste se trouvant vaguement sous l'épithète Toronto.

l'Haïtien qui transporte avec lui une couleur et un style qu'il ne peut certes cacher, le Québécois n'est jamais tout à fait sûr, quant à lui, de la couleur de son accent et du regard porté sur sa peau phonétique.

J'ai rencontré, un soir, à Port-au-Prince, en compagnie d'un journaliste français, un Haïtien bilingue ne parlant que le créole et le québécois. Il avait appris cette dernière langue lors du grand *rush* touristique québécois de la fin du régime Duvalier – et ne savait exprimer aucun phonème purement hexagonal. J'ai dû servir d'interprète quand il a déclaré à ce cousin commun d'outre-Atlantique : « Mouéh, j'm'appel' Cha'les, pis achale-moué pas, câliss ; tu'compran'tu tabarnak' ! » Une telle performance suffit amplement à faire élever Cha'les au podium de l'Amérique invisible et lui décerner illico un prix spécial pour sa rapidité à avoir assimilé le génie du québécois. Sans doute cette langue était-elle déjà en lui potentiellement ! De tels exemples pourraient être multipliés. Un ami haïtiano-québécois me racontait récemment comment sa rencontre avec la poésie et la musique d'un Richard Desjardins l'avait touché et troublé à un point tel qu'il n'en n'avait pas dormi une semaine durant. « Je suis allé le trouver pour lui dire ceci. Avec Miron et au-delà de Miron, tu es le premier à avoir su exprimer dans toute sa force la puissance de cette langue qui est devenue aussi la mienne. »

Attrapant un autre clavier phonétique, Desjardins exprimait par le biais d'une seule phrase l'une des analyses politiques les plus poussées de la situation haïtienne. « La caresse des dents de requins est plus douce à la gorge de l'Haïtien que les nuits de Port-au-Prince. » Qu'ajouter à cela ? Longtemps exilé en Nord-Amérique et ayant partagé une partie de sa vie avec une Québécoise avant de troquer la guitare pour la mairie de Port-au-Prince, le chanteur-compositeur Mano Charlemagne, avait déjà répondu à Desjardins par anticipation, à travers plus d'une chanson...

HAÏTI-QUÉBEC ! QUÉBEC-HAÏTI !

Les conversations de café qui se déroulaient dans les années 1980 (et qui continuent toujours, par ailleurs, bien que la grande période de découverte réciproque soit irrémédiablement révolue) à Côte-des-Neiges, Montréal, ce haut-lieu de la pensée diasporique haïtienne, n'étaient pas toujours tendres à l'endroit et des uns et des autres. Le référendum venait d'être perdu au Québec, le clan Duvalier soutenu essentiellement par Washington et le Vatican continuait de mener le bal en Haïti. Trop d'attente, trop d'espoirs frustrés, trop de douleur se mêlaient aux neiges qui tournaient en « sloche » ! Et pourtant, une envolée lyrique finissait toujours par avoir raison de tout défaitisme. « Si Duvalier père qui jamais n'a eu conscience de ce qui se passait ici à Montréal, avait eu la chance de passer par le Québec, me confiait un jour très sérieusement un « intervenant », il en aurait été à jamais transformé et le pays aurait sans doute connu un destin différent ! » Hum ! Hum ! Et si Duplessis était passé par Port-au-Prince, hein ! que se serait-il passé ?

Il n'y avait guère de compagnons d'armes ou de palabres, issus de l'« Isle Magique », et transplantés au café-terrasse de l'avenir, qui n'eussent perdu un ou plusieurs membres de leur famille aux mains des Macoutes. Je ne sais, par ailleurs, combien d'opérations de débarquement et autres projets ont été discutés, planifiés, exécutés (!) ou... abandonnés depuis Côte-des-Neiges. À un point tel qu'on peut se demander si le Québec pourra jamais accéder un jour à l'indépendance – et Haïti à sa re-libération – sans le concours de ce quadrilatère entre Chemin Reine-Marie (Queen Mary) et Côte-Ste-Catherine, l'un des plus cosmopolites de la planète, pour citer encore un compagnon de palabre !

On n'a guère reparlé de cette période-clé de la décennie 1975-1985, alors que des milliers de touristes québécois descendaient en Haïti. Bien au-delà de ce que la Floride pouvait leur apporter, certains d'entre eux avaient alors découvert un soleil doublé d'un peuple, dont ils apprenaient la langue avec une facilité déconcertante. Des amours nombreuses, des amitiés, des complicités étaient nées qui semblaient ne jamais pouvoir s'épuiser. Dany Laferrrière m'a souvent raconté cette anecdote à propos d'un hôtel en

banlieue de Port-au-Prince, où on avait placardé une grosse affiche : « Interdit aux Blancs, sauf aux Québécois ! » Voilà qui paraît régler de façon définitive la question de couleur, mais pourquoi le « sauf aux », au fait ?

C'est alors que survint soudain, en février 1986, un événement majeur et inespéré. Duvalier, qu'on croyait aussi indélogeable du socle haïtien que le granit du grand Nord canadien, apparut un soir, sur les écrans de télévision, prenant la fuite ; Washington avait ordonné son licenciement de la république à vie. C'était la joie, le délire, la jubilation totale. Les marches d'appui commencèrent dans les rues de Montréal et se poursuivirent quotidiennement. C'était comme si chacun des quelque 40 000 – 50 000 Haïtiens qui avaient pris racine au Québec voulait subitement rentrer au pays en invitant parents et amis. Depuis Montréal, la couverture de presse et les nouvelles rentraient directement sur les écrans de télévision en Haïti et les bulletins de nouvelles de Radio-Canada étaient suivis assidûment à Pétionville, Croix des Bouquets, Lалу, etc., et autres quartiers de la ville-à-la-grande-rumeur. Radio Centre-Ville de Montréal arrivait même quelquefois à dialoguer directement avec Radio-Soleil à Port-au-Prince.

J'ai rencontré un soir en Haïti, un cinéaste allemand qui me tint les propos suivants :

J'arrive d'un trop bref séjour à Montréal et j'avoue ne rien comprendre de ce qui se passe entre ce Québec et Haïti. Tous ces échos dans la presse là-bas. Télévision, éditoriaux, commentaires, lettres, etc. On me donne des explications, mais ça ne m'éclaire en rien. Il y a quelque chose derrière un si grand intérêt que je n'arrive pas du tout à saisir (note de terrain du 9 janvier 1988)⁷.

Pour certains, ce qui se passait était pourtant assez simple et les propos que voilà sont plus qu'explicites.

7. Rappelons brièvement la poussée du mouvement Lavalasse qui avait porté au pouvoir Jean-Bertrand Aristide, cet ancien prêtre qui, ayant fait une partie de ses études théologiques à Montréal, aura ainsi amené le Québec à participer, consciemment ou non, à la formation d'un chef d'État ! Quelque temps après l'investiture présidentielle d'Aristide à laquelle le premier ministre d'alors refusait de se rendre en personne, le Québec fermait sa délégation générale à Port-au-Prince.

Vous les Canadiens de Québécois [sic] êtes en train de vivre, à travers Haïti, la libération que vous vous êtes refusés et le référendum que vous avez perdu. Dommage, dommage, pour vous et aussi, dommage pour nous tous. En Haïti, nous sommes engoncés dans la spirale du sous-développement et d'une violence qui se retourne contre elle-même. Il y a en nous quelque chose de profondément insaisissable que nous n'aimons pas et auquel nous réagissons par l'autodestruction depuis toujours. Mais, vous disposiez, quant à vous, d'une opportunité et d'une conjoncture dont vous n'avez pas réussi à vous servir. Dommage ! Dommage, je le répète. Mais soyez les bienvenus en Haïti. Et si je peux me permettre un commentaire, réfléchissez, réfléchissez avant de faire confiance à la France de façon exclusive. Haïti est seule, désespérément seule et à la merci des Américains. Vous n'y arriverez jamais sans cultiver d'autres alliés sur ce continent.

Il avait raison. Il avait touché du doigt, dès 1986, l'un des éléments essentiels qui allait conduire à la faillite de l'aventure québécoise, telle qu'elle fut élaborée par ses élites d'alors. Comment croire à un Québec conçu en dehors de l'histoire américaine dont il incarnait l'une des pierres angulaires ? Comment croire à l'avenir d'un Québec qui ne s'associerait pas politiquement avec le mouvement de libération haïtienne et tous les autres ? N'était-ce pas exactement cela qui avait poussé nombre de Québécois à aller observer sur place ce qui était en train de se vivre, là-bas.

La période qui s'étend de 1986 à 1992 passera à l'histoire comme l'une des plus grandioses qu'aura traversé Haïti et, par extension, le continent américain entier. Tous auront alors les yeux braqués sur l'ancienne colonie française. La télévision a suivi avec enthousiasme les scènes de cette foule en délire marchant, dansant et brandissant des branches de palmiers en descendant, en convergeant vers le Champ-de-Mars à Port-au-Prince. Quelque chose d'irrésistible emportait tout sur son passage. Un espoir contagieux s'était emparé d'une Haïti muselée depuis 30 ans. Entre le macoutisme rampant, réfugié sur des arrières-gardes invisibles et l'horizon en folie de lendemains chantants que la répression pouvait faire basculer à tout moment, la presse internationale a joué un rôle de tampon tout à fait inhabituel.

Je suis arrivé sur place à ce moment précis, au milieu d'un délire et d'un espoir total, pour me voir entraîné sans rémission

depuis l'incident Martissant jusqu'aux premières soirées de la boîte Batofu enfin réouverte. Pour la première fois de leur vie, des jeunes et des moins jeunes venus de partout se mêlaient à ceux qui revenaient d'exil depuis Miami, Paris, New-York, Mexico et Montréal afin de dire bonjour au pays perdu et retrouvé⁸. Tout ce monde tombait en pleurs ou demeurait éthéré dans un silence de brique brûlant sous le soleil. Animé par le poète et homme de théâtre Syto Cavé et son frère, le Batofu était le lieu d'une épiphanie infinie. En créole, en français, en québécois, et quelquefois aussi en anglais et en espagnol, tous y allaient d'une déclaration, d'un poème, d'une chanson ou... d'une danse, quand soudain, un soir, reprise par 100 autres, une voix entonna avec force :

Fais du feu dans la cheminée, j'reviens chez moi,

S'il fait du soleil à Paris, il en fait partout.

[...]

Il a chanté à Montréal, il a neigé à Port-au-Prince...

Comme le proclamait un écriteau affiché en lettres rouges sur les murs de la ville, Haïti avait donc conquis le droit de parler et de déparler, la parole était en train de reconquérir son espace. C'est alors que, à moitié ivre, un ami de l'association des écrivains – de tous les écrivains où qu'ils soient – s'est levé lentement, de façon cérémoniale, en poussant un son si profond qu'on sentit passer la résonnance d'une conque-lambis. Tous les clients de se taire et de pointer la tête. Avec beaucoup d'égards et de délicatesse, ce dernier est allé chercher par les « zoreilles », au fond du café, deux molosses de la brigade macoute qui ont dû obtempérer sur-le-champ pour ne pas provoquer de rixe devant un public aussi nombreux. « À genoux, leur fut-il commandé d'une voix de basse poétique. À genoux devant ce Québec qui a reçu notre exil avec tant de générosité. À genoux et répétez après nous :

Il a chanté à Montréal, il a neigé à Port-au-Prince,

Fais du feu dans la cheminée, j'reviens chez moi...

S'il fait du soleil à Paris, il en fait partout.

8. Pour juger de cette période et du désenchantement qui suivra dans sa douleur la plus profonde, voir Dorsinville (1990) et Morisset (1988b).

J'en étais médusé. Était-ce possible que le Québec eut exercé, à son insu, un tel impact, sans jamais en avoir été pleinement conscient ?

Haïti chérie pi bon pays passé-ou nan point...

Haïti chérie pi bon pays qui m'è chè...

Contrairement à la déclaration de Kipling – « *North is north and South is south, and they shall never meet !* » –, était-il possible qu'une rencontre ait effectivement eu lieu, et que Montréal-Québec en eût constitué l'épicentre ?

*

L'histoire récente du Québec allait d'ailleurs démontrer jusqu'à quel point toutes les distinctions culturelles et géographiques nord-sud et sud-nord pouvaient s'avérer outrancières, me donnerait-on à entendre, quelque temps plus tard, dans un bar de Pétionville. Et Montréal, Québec-Canada, continuait mon voisin de table en veine de confidences, constitue plus que jamais le lieu actif d'une alternative à cet ordre occidental qu'on veut nous imposer de partout.

Je terminerai donc ce témoignage en citant in extenso le texte de ses propos qui allaient émaner d'un jet de sa poitrine enflammée :

C'est depuis Montréal, et par Montréal, qu'une poignée d'intellectuels haïtiens est en train d'assurer, par tout un ensemble d'interventions, de réflexions et de publications, la permanence d'une langue et d'une pensée essentielles aussi bien pour Haïti que pour le Québec. Il n'est que de lire le témoignage qui suit pour découvrir, à travers les yeux de l'exil haïtien, un Québec qui ignore à peu près tout de sa véritable force politique et de son véritable pouvoir culturel.

Tu sais, le passage au Québec nous a démocratisés sans que nous nous en rendions vraiment compte, au moment où tout cela était en train de se passer. C'est maintenant avec le recul et le retour en Haïti depuis février 86 (l'aller-retour continuel Montréal/Port-au-Prince plutôt, car j'habite ces deux villes exactement sur le même plan maintenant et ne saurais me passer ni de l'une ni de l'autre), c'est maintenant donc, te disais-je, en rencontrant tous nos compatriotes des États-Unis, de France et... d'Haïti, que je découvre jusqu'à quel point nous sommes devenus différents. Différents tout en conservant de façon renouvelée ce fond commun qui unit encore les Haïtiens du pays et de la diaspora.

Aucune autre société d'accueil n'a exercé autant d'impact sur Haïti et les Haïtiens que le Québec. C'est ici que ça se joue et c'est ici que ça continue à se jouer. Les Haïtiens qui sont allés en France ou aux USA n'ont pas choisi la France ou les USA, ils ont été historiquement co-optés, choisis par ces pays. Alors que le Québec fut pour nous tous une découverte et un choix volontaire.

Évidemment, nous sommes arrivés à Montréal durant les années clés où le Québec vivait sa grande période de libération et cette atmosphère nous a imprégnés. Nous étions Québécois avec ce Québec luttant pour son indépendance, nous étions Haïtiens avec ce Québec qui ne savait encore rien d'Haïti et qui appuyait pourtant notre combat à bras ouverts.

Nous sommes entrés dans ce pays avec notre culture, nos espoirs et nos préjugés. Nous étions issus, il faut bien l'avouer, d'une très vieille tradition ségrégationniste et d'une culture de la domesticité. Et rien, absolument rien, au Québec ne correspondait à cela. Si bien qu'on se retrouvait brusquement englouti dans une société qui nous remettait quotidiennement en question tout en nous entourant d'un bien-être qui nous innervait entièrement.

C'était une sensation extraordinaire. On découvrait des Blancs qui ne se comportaient pas en Blancs. C'était là, je t'assure, une chose inconcevable pour nous et qui continue, tu penses bien, de le demeurer pour l'élite haïtienne. Pour l'Haïtien, le Québécois, contrairement au Français, ne sait pas du tout comment jouer son rôle de Blanc. Le Québécois est un Blanc, mais sans le savoir. Personne ne le lui a dit et en plus, c'est le Français seul qui détient, aux yeux du Québécois, la légitimité de la langue. Ce sont toutes ces raisons qui font que le Québécois apparaît alors comme une espèce de Blanc non blanc qui dérange profondément l'élite haïtienne.

Le Québec ne reproduit pas les stéréotypes racistes classiques – c'est tout à fait autre chose qui se passe ici. Alors, le grand bourgeois haïtien se trouve complètement perdu, démuni, devant cette sous-espèce de culture qui n'est pas noire, mais qui n'en présente pas moins certaines des caractéristiques évidentes de la culture noire.

Le problème des femmes de l'élite haïtienne mariées à des Québécois (et il n'y en a à peu près pas, ce sont les Haïtiennes du peuple qui ont en général épousé des Québécois) est exactement de cet ordre-là. Elles veulent faire jouer au Québécois le rôle du Blanc et le Québécois n'y arrive pas. Lorsque ça se passe en Haïti, c'est d'une drôlerie à faire pleurer. Le Québécois boit son rhum avec le chauffeur privé, invite la domestique à la même table que lui et fait des milliers de choses qui ne se font pas quand on est blanc. Et malgré cela – ô surprise –, il n'est pas ostracisé pour autant, ni ruiné. Il a de l'argent ou paraît en avoir. Alors,

l'élite haïtienne ne comprend pas et préfère regarder le Québécois de haut, avec un mépris fortement teinté de racisme et dont ce dernier n'est absolument pas conscient, la plupart du temps.

Tiens, je vais te raconter. Il n'y a pas si longtemps, à Port-au-Prince, je me suis retrouvé en compagnie d'une magnifique Québécoise, tu sais le genre de fille libre de ses mouvements, le regard direct, aucune gêne et j'en passe.

— Oh ! Ce qu'elle est belle cette Blanche, me fait un ami. Elle est française ?

— Non. Québécoise.

— Ah, dommage ! Merci, pas pour moi. Les Québécoises ne m'intéressent pas. Elles sont capables d'avoir des relations avec les Noirs comme si de rien n'était. Et de sauter d'une classe à l'autre sans le moindre respect pour ce que tu représentes. Vraiment pas pour moi. Les Françaises, elles, savent très bien comment maintenir la bonne distance entre les classes et ne vont pas te faire l'affront de passer d'un Mulâtre à un Nègre.

Tu te rends compte ? Tout le questionnement auquel conduit la simple présence du Québec en Haïti. Les types en sont dérangés, tu ne sais pas à quel point !

Avec le Québec, les Haïtiens rencontrent un peuple qui leur ressemble, mais « en blanc », en creux, si tu veux. Le Québec apparaît comme l'image inversée d'Haïti. La grande blancheur imaginaire que recherche à peu près tout Haïtien à l'étranger – Fanon a suffisamment parlé de ce phantasme dans *Peaux noires et masques blancs* – n'est donc plus ce qu'elle était, puisque les Québécois sont la preuve irréfutable qu'on peut être Blanc de peau et Nègre d'esprit.

C'est cela que ressentent les Haïtiens et alors rien ne marche plus. De par sa seule existence, le Québec fait éclater tout le système haïtien.

C'est extraordinaire (Morisset, 1988a).

Extraordinaire, en effet. On peut décider de saluer avec grande émotion ce qui constitue l'un des plus beaux hymnes en l'honneur de la femme-Québec et de l'homme-Québec qu'il ait été donné d'entendre ; on peut aussi attribuer à ce témoignage une portée encore plus large en estimant qu'il s'adresse au devenir d'un peuple en entier. Peuple qui ne sait trop comment assumer, chez lui, son identité créole la plus triomphante, à l'extérieur.

Le jour où le Québec réussira, sur un plan collectif, ce qu'il parvient à accomplir, sur un plan individuel, sera jour de grande libération. Le jour où Haïti réussira, sur un plan collectif, à panser

ses plaies, à refaire l'unité de son corps démembré, et à assumer le surplus d'âme qui l'habite, sera jour de grande libation.

C'est alors que surgiront le Batofu et le Rabaska susceptibles de faire naître, depuis un passé mythique débordant d'avenir, le nouvel hymne qui attend depuis trop longtemps sa libération.

Bibliographie

- Burr-Reynaud, Frédéric (1926), *Poèmes quisqueyens. Époque indienne*, Paris, Revue Mondiale.
- Dominique, Jan J. (1984), *Mémoire d'une amnésique*, Port-au-Prince, Henri Deschamps.
- Dorsinville, Roger (1990), *Accords perdus [à corps perdu]*, Port-au-Prince, Henri Deschamps.
- Glissant, Édouard (1981), *Le discours antillais*, Paris, Seuil.
- Laferrière, Dany (1985), *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, Montréal, VLB.
- Mariamour, Jean-Hubert (1954), *Fleurs d'ombres et paillettes d'écumes*, Laprairie, Séminaire des Saints-Apôtres.
- Marienstras, Élise (1978), *Les mythes fondateurs de l'identité américaine*, Paris, Maspero.
- Moog, Vianna ([1954] 1963), *Bandeirantes e Pioneiros [Défricheurs et Pionniers]*, Paris, Gallimard.
- Morisset, Jean (1984), « Pap-Pap/Tap-Tap ou Tout le monde finit toujours par écrire sur Haïti – Essai de voyage » [extrait de « Voyage superficiel et anodin fait en Terres de Brésil et en France équinoxiale... en l'an de grâce mil neuf cent quatre-vingt-deux, au cours des mois d'août et de septembre de l'hiver austral américain »], *Dérives*, 41, p. 17-38.
- Morisset, Jean (1987a), « Entre hockey et vaudou : la grande dérive Haïti-Québec », *Haïti-Perspectives*, (Montréal et Port-au-Prince), 1, 2 (juillet-août) p. B-9. Aussi dans *N'importe quelle route. Bulletin du Club Jack Kérouac*, 2, 3, automne 1988, p. 15-18.
- Morisset, Jean (1987b), « L'autre à travers le même ou l'Amérique française à l'encontre de la Franco-Amérique », *Écrits du Canada français*, 60, p. 87-98.
- Morisset, Jean (1987/1988), « Entre le baobab et l'érable – l'arbre francophone ! », *Nuit blanche*, 30 (décembre-janvier), p. 50 -51. Aussi dans *Actes des Sedifrale VII*, Belo Horizonte, Brésil, 1989, p. 125-130.
- Morisset, Jean (1988a), *Haïti délibérée/ Québec en sursis – Essai-témoignage*, texte inédit.
- Morisset, Jean (1988b), « La quête éperdue des accords perdus – Hommage à Roger Dorsinville », *Haïti-Progrès* (New York), 6, 2 (avril), p. 28-29. Repris dans *Humanitas Littéraire*, 1 (24) (printemps 1989), p. 69-73.
- Morisset, Jean (1989), « Le français dans les Prairies ou la mise au ban de l'histoire », dans Gilles Sénécal (dir.), *Territoires et minorités. De l'Amérique française au Lac Meech*, Montréal, Acfas et Association professionnelle des géographes du Québec (coll. Les cahiers scientifiques, 65), p. 99-113.
- Morisset, Jean (1992), « De la Baye de Gouanabara à la Grande Rivière de Canada – brève incursion derrière l'imaginaire géographique Brésil-Canada », dans Michel Peterson et Zilá Bernd (dir.), *Confluences littéraires. Brésil-Québec : les bases d'une comparaison*, Montréal, Les Éditions Balzac, p. 203-227.

- Morisset, Jean (1996), « Entre flibuste et littérature. Notes exploratoires à travers l'Amérique inédite », *Cahiers de Géopoétique*, 5, p. 85-92.
- Ollivier, Émile (1996), *Dialogue d'île en île. De Montréal à Haïti, dialogue épistolaire...*, Montréal, Cidihca.
- Parent, Alain, et al. (1982), *Une autre Amérique*, La Rochelle, Musée du Nouveau Monde.
- Trudel, Marcel (1960), *L'esclavage au Canada français : histoire et conditions de l'esclavage*, Québec, PUL.
- Walcott, Derek ([1979] 1992), « La Mer-Histoire [The Sea is History] », *Le royaume du fruit-étoile (The Star-Apple Kingdom)*, Saulxures, France, Circé, p. 48-49.